2e Année. — N° 84. Dimanche, 10 Août 1873.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.
Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

1. TOILETTE DE BAINS DE MER. 2. TOILETTE DE VISITE. 3. TOILETTE DE PROMENADE. DESSIN DE GUSTAVE JANET.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de bains de mer. — Toilette de visite. — Toilette de promenade. — Toilette de campagne. — Toilette de voyage. — Étoile au crochet. — Voile au crochet. — Bande en tapisserie. — Rond en broderie Renaissance. — Pantoufle en mule en application de drap (2 dessins). — Sept chaussures : soulier Molière, soulier de plage, soulier lacé, deux bottines, soulier de bébé, soulier d'enfant. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

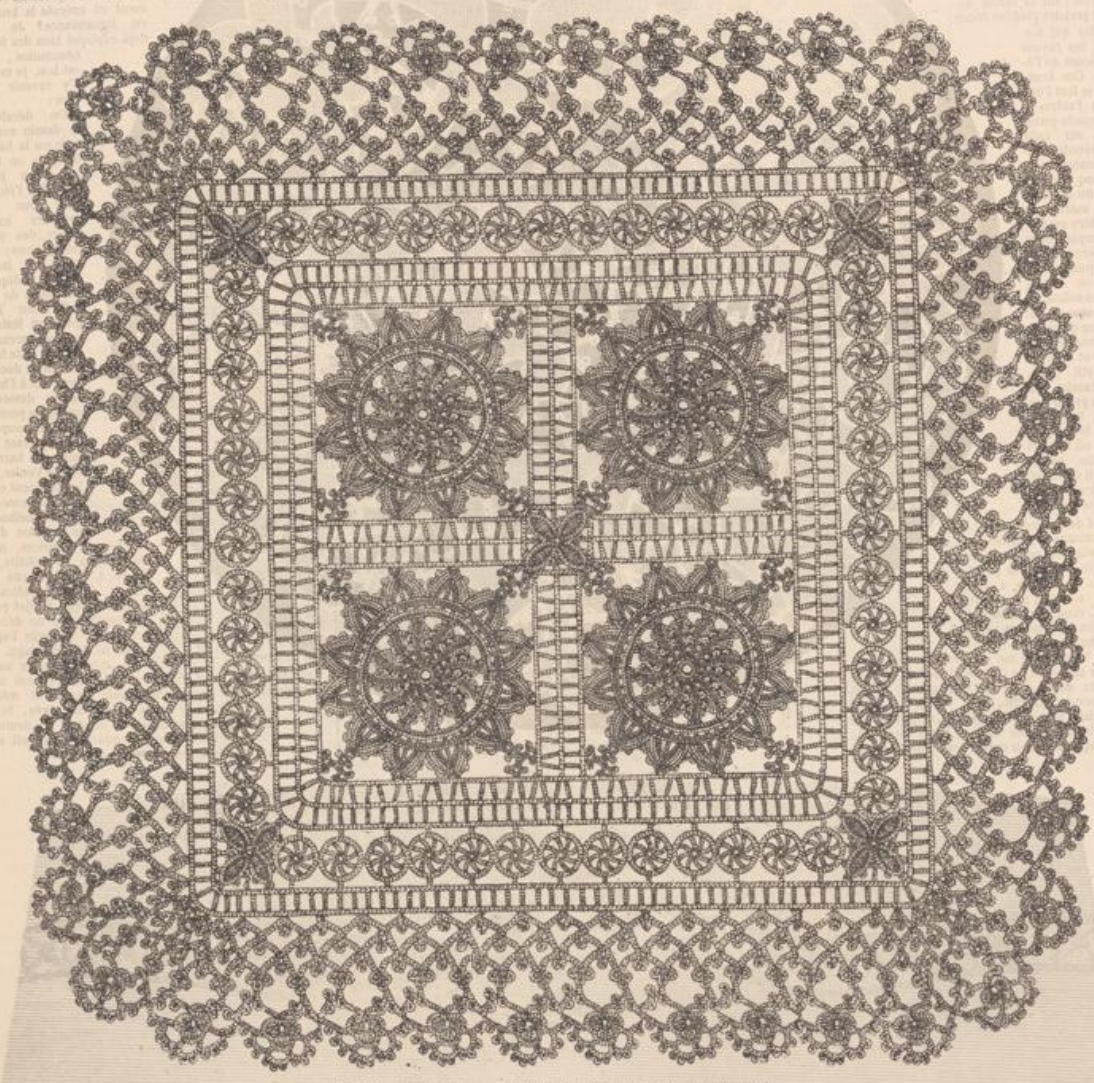
EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de bains de mer. — Robe de toile écrue garnie de toile bleue. La jupe, presque ronde, est agrémentée dans le bas de cinq biais alternés, l'un écru, l'autre bleu. Au-dessus, sont posées droites trois soutaches. La tunique est droite, fournie en fronces à la taille, comme les lés d'une jupe; elle forme parapluie. Elle est encadrée d'un biais bleu; une aumônière, assortie et faite dans les deux toiles, retombe sur le côté. On peut la remplacer par une aumônière en cuir. Le corsage, à longues basques devant et postillon derrière, s'ouvre sur un gilet Louis XV, rattaché à l'aide de simples boutons de nacre.

2. Toilette de visite. — Robe de faille vert azuline; le tablier est garni par deux ornements semblables et répétés, disposés comme suit : trois biais d'étoffe sont encadrés de deux guipures noires, dont une basse pour la tête et une plus haute en biais; les lés de derrière, montés tout droits et froncés à la taille, sont ornés d'un haut volant à tête monté en fronces avec biais pour séparer la tête du volant. Tunique en tussor, relevée en pouf à l'aide d'une ceinture en ruban formant écharpe en dessous du pouf et nouée négligemment sur le côté; un entre-deux de guipure posé au défaut de l'étoffe, et par conséquent formant jour, encadre toute la tunique et fait berthe au corsage; une dentelle assortie, formant volant, complète l'ornement du costume.

4. ÉTOILE AVEC CARRÉ AU CROCHET.

3. Toilette de campagne. — Robe en sultane gris argent. Le devant de la jupe est monté du haut en bas en longs plis plats, allant un peu en s'évasant par le bas; pour les lés de derrière, la disposition des plissés est toute nouvelle et très originale. Chacun d'eux, coupé dans le haut en languette lisérée de blanc, se rattache en biais d'un pli sur l'autre, à l'aide d'un bouton blanc en métal, en nacre ou en étoffe. Cette garniture, large des côtés, va en diminuant jusqu'au milieu du lé de derrière, pour remonter en cercle de l'autre côté. La tunique suit l'ondulation de la garniture; elle retombe en châle à sa naissance pour se draper sur les côtés en dessous du lé de devant, qui est fort court et forme tablier. Corsage formant jaquette à gros plis et à basques droites, sur lesquelles sont disposées des poches carrées. Ce modèle et les deux précédents ont été dessinés aux magasins du Petit-Saint-



5. VOILE AU CROCHET. — MODÈLE DE Mme LECKER, 3, RUE DE ROHAN.

Thomas, rue du Bac.

4-5. Voile au crochet. — On ne fait plus de crochet plein; mais cela n'empêche pas de créer par le travail au crochet de jolis objets d'ensemble, tels que couvre-pieds, dessus d'édredon, rideaux, voiles de fauteuils, etc., et cela, grâce à l'établissement de carrés ou d'étoiles, qui, réunis, forment un ensemble attrayant.

Notre voile est formé de quatre étoiles réunies et entourées d'une dentelle. Chaque étoile se crochète séparément.

Il faut commencer par le rond du milieu; on fait à cheval une espèce d'anneau au feston, en prenant le fil à cheval; sur ce feston devront prendre pied les douze arcades qui forment les rayons intérieurs de l'étoile. Ces branches se font l'une après l'autre, et la seconde prend pied sur celle qui précède. Chaque branche exige cinq brides à la suite les unes des autres: la première en bride simple, et la dernière en brides quadruples; puis on revient sur soi-même, et en dessus on fait un rang de picots au nombre de sept, et au bout un petit trèfle. La branche qui suit se prend derrière ce picot sur le même point où celui-ci s'appuie, ce qui produit un relief, le picot d'une branche cachant le pied de l'autre arcade.

En montant ses brides, on aura soin de ne pas aller jusqu'en haut de la précédente; on s'arrête à cinq points avant la fin, ce qui forme; roue tournante; il faut faire alors quinze points dans dix.

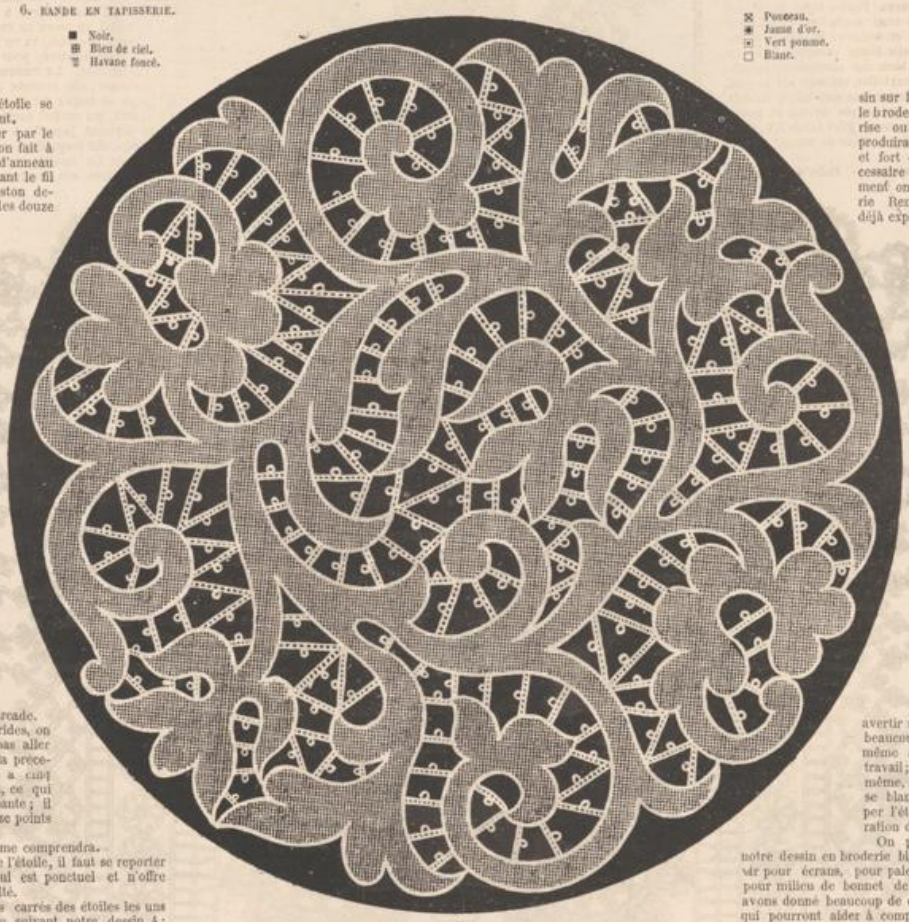
Une travailleuse me comprendra.

Pour le restant de l'étoile, il faut se reporter à notre dessin, qui est ponctuel et n'offre plus aucune difficulté.

On fait tous les carrés des étoiles les uns après les autres, en suivant notre dessin 4; puis, après les avoir encadrées du double treillage, on les assemble et on crochète autour la bordure de petites roues qui fait pied à la dentelle. L'on peut suivre textuellement ce travail sur notre dessin 5.

6. BANDE EN TAPISSERIE.

6. Bande de tapisserie pour ameublement, bordures de tapis, etc. Les couleurs à employer sont désignées sous le dessin à côté de chaque signe.

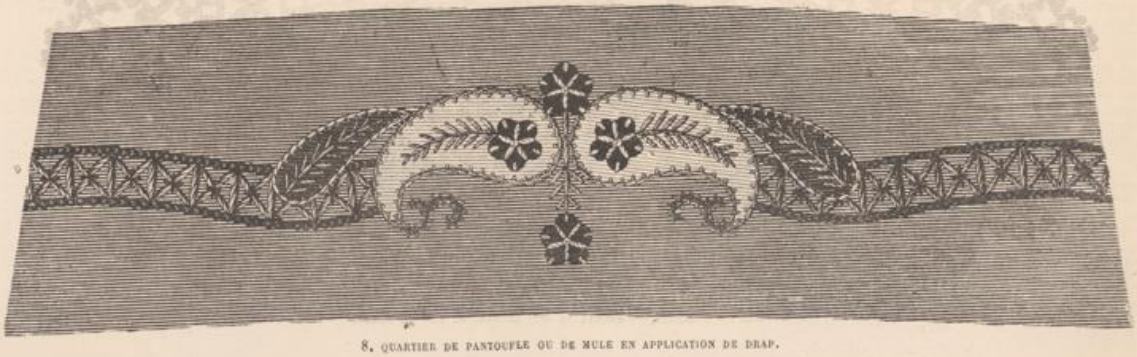


7. ROND EN BRODERIE RENAISSANCE, DESSUS DE PELOTE.

7. Dessus de pelote en broderie Renaissance. — Je conseille d'exécuter ce joli dessin sur batiste écrue et de le broder en cordonnet cerise ou bleu; ce travail produira un effet nouveau et fort original. Est-il nécessaire de répéter ici comment on exécute la broderie Renaissance? Je l'ai déjà expliqué bien des fois; néanmoins, il est bon, je crois, d'y revenir encore:

On décalque le dessin sur la toile ou la batiste; puis on festonne, en prenant bien l'étoffe dans tous les contours extérieurs des parties pleines; ensuite on lance les fils indiqués au défaut de l'étoffe, sur lesquels on festonne, sans prendre l'étoffe cette fois, car on la découpera tout à l'heure en dessous; quelques personnes découpent l'étoffe avant de faire les barrettes de Venise, elles trouvent cela plus commode. Cette méthode, je me hâte d'en avertir mes lectrices, nuit beaucoup à la solidité, et même à la régularité du travail; il est préférable même, lorsque l'objet peut se blanchir, de ne découper l'étoffe qu'après l'opération de blanchissage.

On peut exécuter aussi notre dessin en broderie blanche; il peut servir pour écrans, pour pale d'autel, et même pour milieu de bonnet de dame âgée. Nous avons donné beaucoup de dessins de dentelle qui pourront aider à compléter le travail, soit comme volant, soit comme garniture.



8. QUARTIER DE PANTOUFLE OU DE MULE EN APPLICATION DE DRAP.

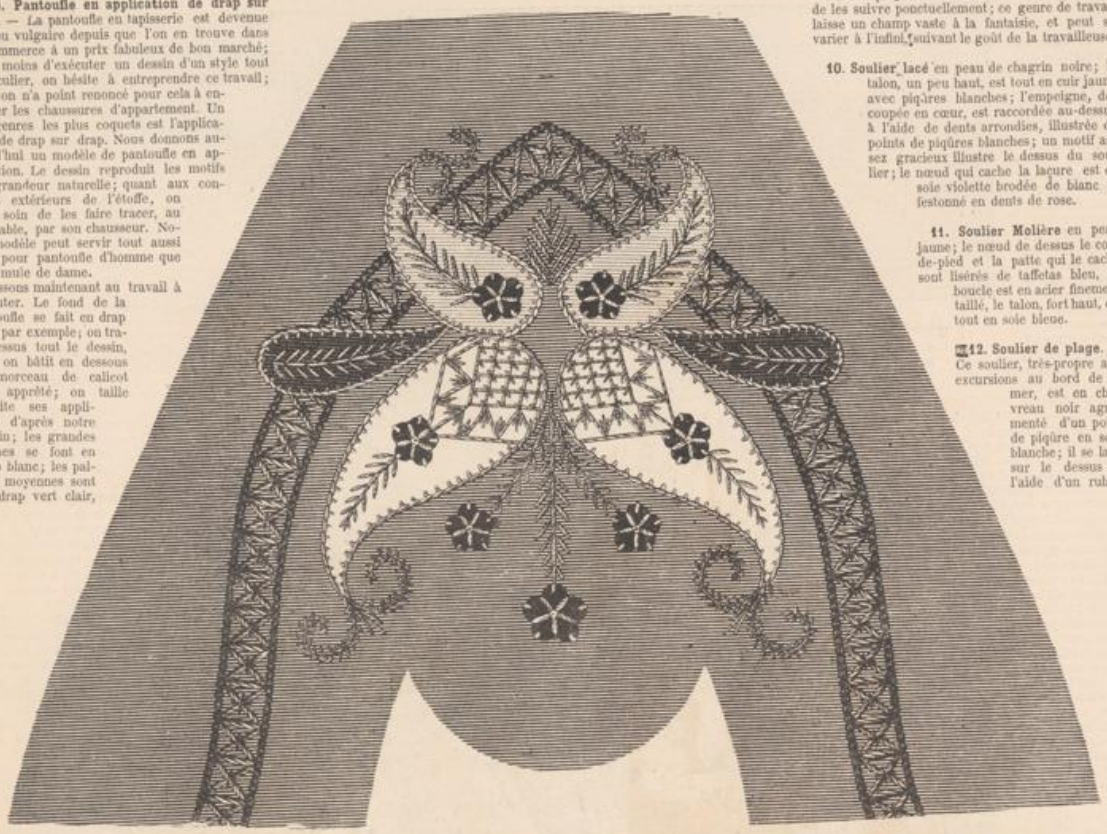
8-9. Pantoufle en application de drap sur drap. — La pantoufle en tapisserie est devenue un peu vulgaire depuis que l'on en trouve dans le commerce à un prix fabuleux de bon marché; et, à moins d'exécuter un dessin d'un style tout particulier, on hésite à entreprendre ce travail; mais on n'a point renoncé pour cela à enjoliver les chaussures d'appartement. Un des genres les plus coquets est l'application de drap sur drap. Nous donnons aujourd'hui un modèle de pantoufle en application. Le dessin reproduit les motifs en grandeur naturelle; quant aux contours extérieurs de l'étoffe, on aura soin de les faire tracer, au préalable, par son chausseur. Notre modèle peut servir tout aussi bien pour pantoufle d'homme que pour mule de dame.

Passons maintenant au travail à exécuter. Le fond de la pantoufle se fait en drap noir, par exemple; on trace dessus tout le dessin, puis on bâtit en dessous un morceau de calicot bien apprêté; on taille ensuite ses appliques d'après notre dessin; les grandes palmes se font en drap blanc; les palmes moyennes sont en drap vert clair, et les plus petites, qui sont foncées sur notre dessin, se taillent en drap vert foncé. Les fleurettes sont en drap rouge, brodées et retenues par du cordonnet blanc. Le treillage qui se trouve sur les palmes blanches est en cablé jaune, avec de toutes petites croix en soie cerise.

La bordure extérieure, au feston fort lâche, est également en cablé jaune, car vous savez, mesdames, que lorsque les appliques sont légèrement collées sur le drap, il faut les y maintenir extérieurement par un point de feston à points espacés, qui prend pied sur le drap du fond et coud en même temps l'application.

Quelquefois, tout en faisant son point, on dispose un gros cablé ou une petite ganse très-mignonnette tout autour du morceau appliqué; l'on comprend cette ganse dans son feston, qui se fait à cheval dessus; cela produit un effet original, surtout lorsque les deux tons sont bien heurtés; avec le jaune, on peut mettre du bleu ou du cerise. Les branchages droits ou tournés, qui se font au point d'épines, doivent être exécutés de plusieurs tons de vert; la plus grande variété est préférable; dans les palmes vertes, les arrêtes changeront cependant, et seront cerise.

Le cordon extérieur, avec treillage, s'obtient à l'aide d'une soutache ou ganse perlée, et le treillage lui-même se fait en gros cablé jaune.



9. MULE OU PANTOUFLE EN APPLICATION DE DRAP.

J'ai indiqué des nuances, mais on n'est pas forcé de les suivre ponctuellement; ce genre de travail laisse un champ vaste à la fantaisie, et peut se varier à l'infini, suivant le goût de la travailleuse.

10. Soulier lacé en peau de chagrin noire; le talon, un peu haut, est tout en cuir jaune avec piqûres blanches; l'empeigne, découpée en cœur, est raccordée au-dessus à l'aide de dents arrondies, illustrée de points de piqûres blanches; un motif assez gracieux illustre le dessus du soulier; le nœud qui cache la lacure est en soie violette brodée de blanc et festonné en dents de rose.

11. Soulier Molière en peau jaune; le nœud de dessus le cou-de-pied et la patte qui le cache sont liserés de taffetas bleu, la boucle est en acier finement taillé, le talon, fort haut, est tout en soie bleue.

12. Soulier de plage. — Ce soulier, très-propre aux excursions au bord de la mer, est en chevreau noir agrémenté d'un point de piqûre en soie blanche; il se lace sur le dessus à l'aide d'un ruban de faille n° 9; le bas est caché par une patte de velours violet.

11. SOULIER MOLIÈRE.

13. Bottine de chevreau noir, doublée de taffetas rose; la guêtre est tout en satin de laine des plus fins; les boutons sont en malachite ou en imitation; l'empeigne est brodée de blanc, le talon est jaune.

14. Bottine de dame. — L'empeigne de cette bottine, du style des cothurnes, est tout en cuir noir; la guêtre se compose d'une jolie étoffe soyeuse blanche et noire au damier délicat.

12. SOULIER DE PLAGE

13. SOULIER D'ENFANT.

10. SOULIER LACÉ.

15. Soulier d'enfant, haute fantaisie. Le quartier et l'empeigne de ce soulier sont tout en cuir verni d'un joli gris; il est bordé dans le haut d'une bande en cuir noir découpée à l'emporte-pièce, et sous la quelle se trouve une applique rouge formant transparent; le bout du pied comporte le même ornement, et de plus il est rattaché par une piqûre blanche; sur le dessus se trouve une boucle mignonne en acier, posée sur une patte en cuir noir, avec transparent rouge.

16. SOULIER DE BÉBÉ.

16. Soulier de bébé en vernis blanc; les petites pattes se rattachent au cou-de-pied; la boucle est en ivoire et la patte est illustrée d'une broderie en soutache de soie blan-

14. BOTTINE DE DAME.

13 BOTTINE DE DAME.

MODÈLES D'ABLER, 9, RUE DU HAZARD.

1873

Maison de Fabrique imp. Paris

N° 84

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

15, Quai Voltaire, à Paris

Toilettes de Mme Elise, 64, r. Richelieu

che. Nous avo
M. Abler, 9, r

17. Toilette de percale à f
jupe, ronde, e
assez fournies
derie de Saxe
moins ample,
soutache blanc
de deux soutac
sez bas sur le
pour former po
en redingote
biais d'étoffe p
encadré d'un p
bande qui orn
biais liséré de

18. Toilet voyage. — R
tissu beige d
nuances form
mateu. La j
garnie d'un b
lant plissé c
des deux nua
l'étoffe; trois
pris dans la
claire et trois
dans la nuance
La tunique,
ample et long
même ornem
de moindre l
cette tunique
ve sur le côté
creux pris dan
vers, puis elle
be par derrièr
droite sans ét
flée en pouf. J
croisée, à rev
châle; les
ments du costu
pris dans la n
plus foncée;
boutons d'acie
ment travaillé
plètent cette
fort distingué
sa simplicité.

PLANCHE C

Toilette de g
ver. — Robe
tas d'Italie n
brillant; la j
séparée en de
ties; celle de
re, qui forme
fort légère, es
verte jusqu'en
volants mon
fronce et ayan
16 à 13 centim
hauteur chac
volants sont
sur les côtés
bande ou un
sant tête à un
tit volant, po
la longueur.
bande, ainsi q
vant du tablie
tunique, sont
d'une broderie
sé représenta
jolie guirlan
roses et de
entr'ouverts,
lage varié. La
qui se trouve
sous du tabl
monté en lor
plats, surmonté
chenille qui bo
vert sur un gi
ainsi que les r
derie au passé
Bru.es fait re
une vraie frais
Les cheveux,
tout agrément
guon.

Toilette de r
gris feutre Gi
de retroussis e
les nuances ve
diterranée, le
le vert-de-gris
tirant un peu
jupe est divisé
le derrière nu

che. Nous avons fait dessiner ces différentes chaussures chez M. Abler, 9, rue du Hazard-Richelieu.

17. Toilette de campagne. — Robe de toile-batiste ou de percale à fond bleu de roi parsemé de pois blancs. La jupe, ronde, est ornée d'abord d'un volant monté en fronces assez fournies au-dessus duquel se trouve une bande en broderie de Saxe; sur cette bande retombe un second volant moins ample, également froncé et garni sur le bord d'une soutache blanche; il a pour tête un biais bordé également de deux soutaches blanches. Blouse Louis XV retombant assez bas sur le devant et relevée en draperie sur les côtés pour former pouf par derrière; le devant de la robe est garni en redingote de deux bandes de broderies de Saxe, avec biais d'étoffe pour tête; quant au tour de la tunique, il est encadré d'un petit volant plissé, sur lequel retombe la même bande qui orne le costume, bandé ayant aussi pour tête un biais liséré de blanc.

18. Toilette de voyage. — Robe en tissu beige de deux nuances formant camaïeu. La jupe est garnie d'un haut volant plissé couponné des deux nuances de l'étoffe; trois plis sont pris dans la nuance claire et trois autres dans la nuance foncée. La tunique, qui est ample et longue, a le même ornement, mais de moindre hauteur; cette tunique se relève sur le côté en plis creux pris dans le travers, puis elle retombe par derrière toute droite sans être gonflée en pouf. Jaquette croisée, à revers et à châle; les compléments du costume sont pris dans la nuance la plus foncée; de jolis boutons d'acier, finement travaillés, complètent cette toilette, fort distinguée dans sa simplicité.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de grand dîner. — Robe de taffetas d'Italie noir bien brillant; la jupe est séparée en deux parties; celle de derrière, qui forme traîne fort légère, est recouverte jusqu'en haut de volants montés en fronce et ayant au plus 10 à 13 centimètres de hauteur chacun; ces volants sont arrêtés sur les côtés par une bande ou un biais faisant tête à un plus petit volant, posé dans la longueur. Cette bande, ainsi que le devant du tablier de la tunique, sont illustrés d'une broderie au passé représentant une jolie guirlande de roses et de boutons entr'ouverts, au feuillage varié. Le jupon qui se trouve en dessous du tablier, est monté en longs plis plats, surmontés d'un petit volant sur lequel s'appuie l'effilé chenille qui borde la tunique. Le corsage, simple, est ouvert sur un gilet Louis XV en faille bleu turquoise, lequel, ainsi que les retroussis des manches, est illustré d'une broderie au passé assortie à celle de la jupe. Une dentelle de Bruges fait revers au corsage, et un vrai collier Henri IV, une vraie fraise enfin, complète cette toilette aristocratique. Les cheveux, simplement retroussés en nuque, n'ont pour tout agrément qu'une branche de roses posée dans le chignon.

Toilette de réception. — Robe de popeline anglaise, d'un gris feutre Giselle des mieux réussi, ornementée de biais et de retroussis en faille vert de mer, — ici une parenthèse : les nuances vert de mer varient à l'infini, il y a le vert Méditerranée, le Rhône, le Néwa, le grand Océan, le Neptune, le vert-de-gris même. Notre vert sera le vert Méditerranée, tirant un peu sur le bleu. — Revenons à notre toilette. La jupe est divisée en deux parties, le devant est bouillonné, le derrière nu; tout autour, le même volant d'étoffe monté à plis creux, plus haut cependant derrière que devant. Le volant, doublé de vert, est à tête renversée. La tunique princesse forme tablier devant et est agrémentée de dentelle dans cette partie; derrière, elle est droite et à pans coupés, bordés d'un gros liséré dont l'ourlet, à l'envers, a 5 à 6 centimètres de hauteur. La ceinture, dont le pan forme une espèce de poche avec gros boutons, est en faille verte, ainsi que le poignet de la manche coudée, qui a pour ornement un petit sabot. Le corsage, ouvert, est agrémenté d'une grosse ruche double en étoffe doublée de vert et complétée à l'intérieur par une parure en tulle illusion tuyautée légèrement.

E. DOUGY.

17. TOILETTE DE CAMPAGNE. MODÈLES DU PETIT-SAINT-THOMAS. 18. TOILETTE DE VOYAGE.

COURRIER DE LA MODE

Nous sommes arrivés à cette époque de l'année où le mouvement de la mode subit forcément un temps d'arrêt absolu. Il n'y a plus rien à créer, puisque tous les choix sont faits et que les chefs-d'œuvre de nos couturières et de nos modistes sont soigneusement emballés dans de grandes malles, et traversent la France dans tous les sens, pour être exhibés ensuite soit au nord, aux bains de mer, sur nos plages à la mode, soit au sud, à Bagnères ou à Cauterets, soit au centre, à Vichy, soit enfin dans les résidences élégantes où le high-life va continuer la vie de Paris. Que reste-t-il aux vitrines ou dans les salons de ceux qui décrètent la mode? Des modèles défraîchis, pour avoir été maintes fois essayés, et certains spécimens excentriques destinés à l'admiration des naïves étrangères, peu familières avec les raffinements de la coquetterie parisienne. Cependant j'ai vu déjà quelques nouveautés d'automne; mais les *premiers essais* d'innovation doivent toujours être suspects, quand il s'agit de donner des indications justes, précises, et qu'il faut éviter d'induire en erreur des abonnées assez confiantes en le bon goût de leur rédactrice pour adopter sans hésitation les modes qu'elle leur présente. Je ne dirai donc *rien* encore aujourd'hui de ce que j'ai pu remarquer d'extrêmement original et d'imprévu dans les futures nouveautés d'automne; mais comme il faut bien après tout que je tâche de vous intéresser un peu, chères lectrices, voulez-vous que nous causions de ces charmants petits objets qui tiennent une si grande place dans la toilette des femmes, et qui se nomment les bijoux?

Vous me permettrez, n'est-ce pas, de vous dire tout d'abord mon opinion personnelle sur les bijoux, car il ne me paraît guère possible d'entrer en communication absolue avec vous, mesdames, si je ne vous fais pas part de mes idées, de mes impressions, de mes goûts, en les appuyant du raisonnement par lequel j'explique mes sentiments et mes *opinions*. Je n'ai pas la prétention de faire partager ma manière de voir à toutes nos abonnées; j'apporte simplement ma part d'expérience, de réflexion, d'impression, et voilà tout.

Certes, rien n'est splendide comme une gerbe de brillants, une rivière étincelante, une pierre précieuse d'une grande valeur; mais, à mes yeux, la valeur intrinsèque de la pierre disparaît si *l'art* est étranger à la façon dont elle est montée et disposée.

J'avouerai même que cette exhibition exagérée de bijoux valant une fortune me semble du plus mauvais goût, et je ne l'excuse que lorsque diamants, perles ou pierres précieuses ont été sertis, groupés, montés par la main d'un artiste, et que la forme, le dessin du bijou lui prêtent une valeur nouvelle. Je recommande aux jeunes femmes, dont la corbeille renferme un riche écrin un collier ainsi composé, que je préférerais à la plus brillante rivière : sur un ruban de velours noir, large d'un doigt environ, on pose une légère guirlande de feuilles de chêne, ou de myosotis, ou de toute autre fleur ou feuillage, exécutée avec de petits brillants mélangés de quelques autres plus gros formant le cœur des fleurs ou la tige des feuilles. On peut placer au milieu du collier un médaillon représentant une branche de fleurs ou de feuilles exécutée avec des pierres plus grosses, et auquel on peut donner telle valeur désirée par le choix des diamants. Le bracelet se fait de même, c'est-à-dire en dessous de la guirlande se trouve un bracelet de velours noir. L'effet produit sur le cou et au poignet par le velours noir, qui fait ressortir l'éclat des brillants est prestigieux aux grandes lumières.

On a un peu abandonné les grandes boucles d'oreilles pendantes. Les formes plus généralement adoptées sont les larges anneaux, ce qui donne un faux air de femme sauvage, ou

encore deux anneaux enlacés, ou ce qui se nomme un *pavé*, soit de diamants, de perles, de turquoises, de rubis ou d'émeraudes. Il y a aussi les boucles d'oreilles à pivot, se fixant derrière au moyen d'un petit écrou, et formées d'une seule pierre ou d'une perle, ou représentant une mignonne mouche faite en émeraude, rubis et brillants, et qui semble posée sur le bout de l'oreille. Il y a encore dans ce genre, des fleurs, comme des myosotis en turquoise, des violettes émaillées, etc. Je recommande ce genre de boucles d'oreilles à celles de mes lectrices qui trouvent que la nature a trop largement développé chez elles cet organe. Les longs pendants agrandissent l'oreille, tandis que la nouvelle mode que je signale fait paraître l'oreille infiniment plus petite qu'elle ne l'est en réalité.

Tout le monde connaît les bracelets unis qui s'appellent bracelets *bonheur*; les plus jolis sont les plus étroits. J'en ai vu d'un peu plus larges, mais très minces et très-flexibles, et faits comme une sorte de jarretière, avec des trous espacés pour les resserrer à volonté, et qui sont disposés de façon à s'adapter à une agrafe. Ces bracelets ont pour objet de fixer aux poignets, ou plus haut, les gants longs sans boutons dont je parle si souvent et qui, étant très-lâches, ont parfois l'inconvénient de retomber du poignet. Ces bracelets se portent journellement, car ils n'ont pas de valeur réelle et ne sont nullement prétentieux, puisqu'ils ont une *utilité*. Leur prix est de 45 francs pièce. J'ai trouvé cela fort élégant et de bon goût.

J'avoue ma prédilection pour les bagues, mais..... il y a un mais, je ne crois pas que *toutes les mains* puissent les adopter, au moins en profusion. Si une main blanche, délicate, mignonne, aux doigts en fuseau, terminés par des ongles roses et polis, doit paraître encore plus charmante ornée de quelques bagues artistiques ou étincelantes, il est évident qu'une autre main rougeaude ou bouffie paraîtra encore plus commune si le regard est violemment attiré sur elle par le rayonnement d'une émeraude ou d'un saphir entouré de brillants. Mais c'est là une question délicate, et comme je suppose que toutes mes lectrices ont une main charmante, je leur conseille la bague à chaton allongé comme très-seyante. Je leur recommande de ne point en surcharger tous les doigts. L'annulaire seul peut contenir autant de bagues que la fantaisie le désire; j'admets aussi une bague artistique au petit doigt; mais je n'approuve pas la présence des bagues à la main droite. Quand on est possesseur d'un grand nombre de ces bijoux, on peut se donner le plaisir de les changer et de les porter alternativement. On mettait autrefois certaines bagues nommées *duchesses* par-dessus le gant; cet usage est passé de mode.

Le bijou le plus utile, c'est la montre. Les femmes les plus modestes ont une montre; mais la mode, à cet égard, ne change guère, la manière de les porter diffère seule. On a adopté maintenant l'ancien crochet de nos grand'mères, modifié selon le goût du jour, et qui s'appelle *breloquet*; on en fait de très-artistiques, en or ciselé. On emploie pour le même bijou toutes les espèces d'or, comme l'or rouge, l'or jaune et l'or verdâtre; c'est très-joli... et très-cher. On les orne de brillants, de perles et de pierres précieuses. On en fait aussi de plus simples, mais pour la rue et les toilettes simples, je préfère la chaîne, au moyen de laquelle on peut rapprocher sa montre du regard, et qui se dissimule mieux et fait moins d'étalage. Il se vend aussi beaucoup de montres en bois noir, en écaille, en argent niellé, en ivoire, pour courses du matin, toilettes de campagne ou voyages; ces montres-là sont toutes attachées à un breloquet du même style que la montre, ou s'accrochent aux ceintures de cuir de Russie ou de cuir noir, si fort à la mode en ce moment, et qui sont pourvues à cet effet d'une chaînette avec porte-mousqueton.

MARIE DE SAVERNY.

Les Conseils du Docteur

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

(Suite)

Plusieurs de nos lectrices m'ont prié de leur faire connaître les moyens de se débarrasser des pellicules qui se détachent en abondance du cuir chevelu au moment de la toilette. S'il ne s'agissait que d'enlever les pellicules existantes, je leur indiquerais un moyen bien simple de les faire disparaître, ce serait de oindre la racine des cheveux avec une forte dose de pommade et de passer ensuite le peigne fin, puis la brosse. La pommade forme avec les cheveux une sorte de pâte épaisse qui est entraînée par l'action du peigne. Malheureusement les pellicules se reforment presque aussitôt, et on devrait chaque jour recommencer la même opération sans obtenir le moindre résultat satisfaisant. Il faut donc aller plus loin et attaquer le mal jusque dans ses racines, c'est-à-dire la maladie sous l'influence de laquelle se développent les pellicules. Cette maladie du cuir chevelu se rattache à deux variétés qu'on désigne sous les noms d'*eczéma* et de *pityriasis*. Ce dernier étant de beaucoup le plus fréquent, c'est par lui que je vais commencer.

Le pityriasis se montre quelquefois chez les enfants, mais il est plus commun chez les grandes personnes, principalement chez les femmes, et surtout parmi celles-ci, chez celles qui ont les plus belles chevelures. Il débute généralement d'une façon tout à fait insensible, sans douleur ni démangeaisons d'aucune sorte. Sous l'influence du peigne, il se produit d'abord une desquamation légère, mais qui devient de jour en jour plus abondante. Bientôt les malades éprouvent le besoin de se gratter, et comme ils ne savent pas résister à ce besoin, l'action des ongles ne fait que donner un degré d'irritation de plus au cuir chevelu et augmenter l'intensité de la maladie. Les femmes surtout qui ont une chevelure épaisse et abondante redoublent de soins et de manœuvres. Elles ont recours aux pommades les plus irritantes que leur débite le charlatanisme; elles emploient les brosses les plus dures, les peignes fins qu'elles passent et repassent dans les cheveux avec une persévérance et une pression tellement exagérée qu'elles écorchent parfois le cuir chevelu.

Et, chose extraordinaire, tout ce qu'elles font pour diminuer ou guérir la maladie ne fait que l'aggraver, au point qu'au bout d'un certain temps, le matin, après leur toilette, on dirait que leurs vêtements ont été couverts d'une couche de *farine*.

Un pareil état n'est pas fort agréable, non-seulement au point de vue de la propreté et de la beauté de la chevelure, mais surtout au point de vue de sa conservation; car le pityriasis chronique entraîne presque toujours la perte des cheveux. Le poil, sous l'influence inflammatoire de la peau qui le nourrit, s'altère dans sa composition, devient sec, cassant, grêle, amaigri, et tombe par poignées sous l'action du peigne. Heureusement que cette alopécie n'est pas définitive, et que les cheveux repoussent bientôt après. Mais quelle est la jeune femme qui, habituée à se parer d'une brillante chevelure, consentirait à s'en séparer même pour quelques semaines?

Les causes du pityriasis ne sont pas toutes connues, mais sachant que cette maladie est constituée par l'inflammation du cuir chevelu, il est évident que toutes les causes capables de déterminer cette inflammation pourront développer l'affection qui nous occupe. En première ligne, on doit placer les soins excessifs de la chevelure, l'abus des peignes fins, des brosses trop dures et particulièrement des cosmétiques. L'usage trop fréquent du peigne fin irrite la peau du crâne, soit par le tiraillement qu'il exerce sur la racine des cheveux, surtout quand ils sont épais et fournis, soit par le frottement qu'il opère à la surface du derme. L'action des brosses est à peu près la même. Mais de toutes les causes, la plus fréquente et la plus réelle est certainement l'emploi des cosmétiques liquides ou en pommades, réputés infaillibles pour arrêter la chute des cheveux ou pour les faire repousser. Il en est de même des différentes eaux destinées à teindre les cheveux. Celles-ci contiennent toujours un principe irritant, comme je le démontrerai plus tard.

En résumé, le pityriasis, caractérisé par la chute et la reproduction incessante d'un grand nombre de pellicules blanches, sèches, constituant une espèce de fleur farineuse, n'est jamais une maladie grave, parce qu'elle n'attaque point la santé générale. Mais elle présente une ténacité désespérante, résistant souvent avec opiniâtreté au traitement le plus rationnel. Toute sa gravité consiste dans la chute à peu près certaine des cheveux, et par suite dans une calvitie plus ou moins complète. Celle-ci pourtant n'est jamais définitive : les cheveux repoussent avec autant de facilité qu'ils étaient tombés; puis retombent de nouveau pour repousser encore. Mais les malades se contentent peu de cette alternative de crainte et d'espérance. Les cheveux leur manquent pour fournir à la coiffure, même la plus simple, et elles ont toujours peur de les voir disparaître définitivement. Il faut donc se hâter d'appliquer un remède prompt et efficace.

Le meilleur traitement consiste à se débarrasser au plus vite de tout ce qui peut entretenir ou augmenter l'irritation du cuir chevelu, c'est-à-dire de toutes les pommades, de toutes les eaux de toilette qui, sous prétexte de faire repousser les cheveux, ne font qu'aggraver la maladie et la transformer en état chronique. Un régime rafraîchissant, dit Cazenave, quelques bains de pieds, quelques bains entiers d'eau de son, de légers laxatifs, le soin de s'abstenir de tout cosmétique, de changer les raies de la coiffure, de ne pas serrer les cheveux, d'éviter de les tourmenter, de les tirailler.

Cet ensemble de soins suffit, dans beaucoup de cas, pour guérir un pityriasis au début, quand il ne se traduit encore que par quelques squames aux points de séparation de la coiffure, et par la chute de quelques cheveux, qu'emporte le peigne à démêler? Mais lorsque la maladie est invétérée, ces soins sont insuffisants, il faut y joindre un traitement général et un traitement local. Le premier est indiqué par l'état de santé de la personne, état qu'il ne m'est pas permis de décrire dans ce journal; le second, je puis le faire connaître sans inconvénients.

1° Suspendez l'usage du peigne fin, et faites, matin et soir, d'abondantes lotions sur la tête avec le liquide suivant :

Sous-borate de soude.....	10 grammes.
Eau distillée.....	1 litre.

2° Si, au bout de quelques jours, vous n'éprouviez point une amélioration sensible, suspendez les lotions précédentes, et faites tous les soirs des onctions avec la pommade suivante :

Sous-carbonate de potasse.....	5 grammes.
Cérat.....	60 —

Le lendemain matin, lavez-vous abondamment la tête avec une infusion de fleurs de sureau, ou mieux de feuilles de noyer.

3° Enfin, si ces moyens restaient impuissants, il faudrait remplacer la pommade précédente par celle qui suit, toujours le soir en se couchant :

Soufre sublimé.....	8 grammes.
Cérat de Galien.....	60 —

Nettoyez la tête tous les matins avec une eau légèrement savonneuse.

Ajoutez à ce traitement des bains généraux, fréquents, tièdes, à l'eau de son, avec laquelle vous vous laverez la tête chaque fois.

DOCTEUR IZARD.

LA MUSIQUE

Comme à vingt ans. — Transcription brillante pour le piano de la mélodie si connue d'Émile Durand, par Alfred Lebeau. Prix : 2 fr., chez Choudens, éditeur, rue Saint-Honoré, 265.

La fée Mignonne, rêverie-*berceuse*, musique de Membrée, petit poëme plein de grâce et de fraîcheur sur lequel l'auteur a composé quelques phrases musicales délicieuses. 2 fr., chez Heugel, éditeur, 2 *bis*, rue Vivienne.

M. DE S.

Les Menus de la Saison

Août.

Depuis quelque temps, pour cause de chaleurs, je délaisse les *menus* de grands dîners; mais le retour de nos députés dans les départements devant donner lieu à de nombreuses réunions, il est opportun de les reprendre.

MENU D'UN DINER DE 25 A 30 COUVERTS

DEUX POTAGES

Consommé de volailles garni de ravioles.
Purée de pois verts, garniture de pois verts.

DEUX HORS D'ŒUVRES CHAUDS

Bouchées à la reine.
Petits pains de lapereaux au salpicon.

DEUX RELEVÉS

Filets de maquereaux à la normande.
Jambon mariné sauce Robert.

QUATRE ENTRÉES

Épigrammes d'agneau à la chicorée.
Poulets à l'estragon.
Casserole de riz à la polonaise.
Darnes de saumon au beurre de Montpellier.

DEUX RÔTS

Halbrans rôtis.
Homards en broche.

QUATRE ENTREMETS

Aubergines au gratin.
Épinards au jus.
Gâteau génois au rhum.
Crème plombière aux amandes.

EXTRA

Ramequins.

LE BARON BRISSE.

Fontaine aux Violettes

Suite

Le repas se prolongea assez avant dans la nuit. Mlle de Neuville s'était retirée dès dix heures. Le seul intérêt pour elle était de voir et d'écouter Octave.

En le comparant aux invités, elle sentait en lui l'homme supérieur, inaccessible aux petites passions, aux jalousies mesquines, aux craintes peu fondées de ces villageois, qui ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez.

La jeune fille se leva de bonne heure, elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Jean sella les chevaux, et, à son grand désespoir, il accompagna Marie dans sa promenade, ou plutôt dans sa course à travers le parc. Durant deux heures, qui lui parurent deux siècles, Jean caracola, manquant de tomber à chaque instant, serrant les jambes, les yeux fixés en avant, ayant l'air de choisir l'endroit où il voulait s'étaler.

Enfin, cette course furibonde toucha à sa fin, Mlle de Neuville remit au digne domestique les rênes de son cheval, et rentra dans sa chambre.

— Je suis perdu, murmurait Jean en se frottant les cuisses, où diable mademoiselle a-t-elle l'idée? Toujours à cheval, je n'y résisterai pas; encore un an d'une pareille existence et je serai mort ou fourbu! Peut-être l'un et l'autre!

Dix minutes après, l'écurie retentissait de ronflements sonores. Jean rêva que le dernier des chevaux venait de se

noyer dans l'Ornain. La joie qu'il en éprouva fut telle qu'il se réveilla, et la vue des deux coursiers, dont le poil était encore humide, le ramena au triste sentiment de la réalité.

— Décidément, se dit-il, j'aimerais mieux encore gratter les pavés et faire l'exercice. Au moins je ne serais devenu qu'idiot, au lieu d'être écloppé!

Il se rendormit.

XII

Nous avons depuis quelques chapitres complétement mis de côté Joseph Marteau. A l'époque où nous en sommes de notre récit, c'est-à-dire à la fin de juillet 184 .., le jaloux et avare cultivateur est assis sur une chaise de paille dans une chambre éclairée seulement par une chandelle fichée dans un vieux bougeoir de fer-blanc. A dix heures du soir, contre son habitude, Joseph Marteau n'était pas encore couché. Il tenait à la main une lettre qu'il essayait de déchiffrer. Cette lettre, qui portait le timbre de Paris, lui avait coûté vingt-six sous de port. Il avait dû donner au facteur cette somme, qu'il trouvait énorme; il avait traité de la belle façon le gouvernement, qui exploitait ainsi les malheureux.

Cependant Joseph souriait en lisant, si on peut donner le nom de sourire à la grimace qui élargissait sa bouche et plissait ses joues.

Depuis qu'il s'était mis dans la tête de devenir riche, c'est-à-dire depuis l'arrivée de M. de Neuville dans le pays, Marteau avait envoyé son fils à l'école; sa misère devenant une honnête aisance, il l'avait envoyé à Bar-le-Duc; l'aisance, à son tour, se changeant en fortune, le jeune homme était allé à Paris faire son droit. Intelligent, appliqué à ses devoirs, René Marteau venait d'être reçu avocat; dans la lettre que son père était en train de déchiffrer, il lui annonçait cette heureuse nouvelle.

« Grâce à tes soins, écrivait-il, grâce au travail auquel tu t'es condamné, aux privations de toutes sortes que tu t'es imposées, je suis en voie de me créer une position. Veux-tu que j'aille à Abainville passer un mois ou deux auprès de toi? Nous sommes séparés depuis si longtemps! J'attends ta réponse avec impatience, j'espère que tu ne me refuseras pas; certain de ton affection, tu dois désirer mon retour. .

— Enfin, disait Joseph, voilà donc mon fils aussi instruit que ces fils de famille qui ont, en venant au monde, cinquante mille francs de rentes. Je leur ferai voir, à tous ces farauds qui nous regardent comme de la boue, que Joseph Marteau n'est pas si bête qu'il en a l'air. Et ce petit mendiant d'Octave qui me salue à peine lorsqu'il passe près de moi, — croit-il qu'on a oublié sa naissance et la façon dont il a été élevé?

XIII

Le père Marteau répondit à son fils qu'il l'attendait avec impatience; quelques jours après, René arrivait à Abainville.

C'était un grand et beau garçon que René Marteau; mais ayant peu fréquenté le monde et encore moins les lieux de plaisirs où la jeunesse des écoles prenait ses brillants ébats, il avait toute la timidité d'une jeune fille. Son seul plaisir était l'étude. Son père fut fort étonné lorsqu'il le vit calme au récit des insultes qu'il s'imaginait recevoir tous les jours. N'appréciant l'instruction qu'au point de vue de la position qu'elle pouvait procurer, il ne croyait pas qu'un esprit développé pût laisser de côté et mépriser les rancunes mesquines qui depuis des années l'agitaient continuellement.

D'un coup d'œil René jugea la position que s'était faite son père. Il comprit la haine qui, depuis si longtemps, s'accumulait dans son cœur; il vit pourquoi M. de Neuville l'avait laissé seul. Sa découverte l'effraya.

Vouloir ramener à de meilleurs sentiments ce cœur ulcéré était chose impossible. Il essaya pourtant, mais il fut obligé d'y renoncer.

L'harmonie ne dura pas entre ces deux hommes de caractères si différents.

Dans ses promenades quotidiennes, René rencontrait souvent Mlle de Neuville; jamais il n'avait osé lui parler, mais l'image de la jeune fille était restée gravée dans son cœur. Vivant seul dans Paris, n'ayant jamais connu ces plaisirs légers dont la jeunesse des écoles se montre si friande, il était tout naturel que la première jeune fille pure et naïve qu'il rencontrerait devînt aussitôt pour lui l'incarnation de son idéal, le portrait vivant de ses rêves. Dénué d'ambition, son seul but était, lorsque sa position le lui permettrait, de se marier et de continuer en famille ses études favorites. Il savait son père riche; son idée était de venir rester à Abainville.

Un moment, il crut que le mariage d'Octave avec Mlle de Neuville était décidé; mais, voyant la froideur du jeune médecin, il se dit qu'il n'était venu qu'en ami, et que sous peu il repartirait et lui laisserait le champ libre.

Il résolut de parler à son père de ces idées qui lui trottaient par la tête.

Un jour que Joseph Marteau était en train d'arroser quelques plantes dans son jardin, René vint à lui.

— Mon père, lui dit-il, je voudrais te parler.

— Parle! garçon, parle! Regarde donc quels choux magnifiques. Nous ne manquerons pas de légumes cet hiver.

— Ce que j'ai à te dire est très-sérieux et mérite toute ton attention.

— Cause pendant que je travaillerai. Il y a une diablesse de taupe qui a fait ses farces dans ce carré de salades; je vais mettre un piége sur son passage.

— Écoute-moi d'abord, tu mettras ton piége après.

— C'est donc bien important ce que tu as à me dire!

— Très-important.

— Alors j'écoute; mais sois bref.

— Sois tranquille, cela ne sera pas long.

Les deux hommes s'assirent sur le gazon.

— As-tu jamais pensé à me marier? demanda brusquement René.

— Pourquoi cette question?

— C'est que j'y ai songé, moi!

Joseph regarda son fils.

— Ah çà! aurais-tu jeté tes vues sur quelque péronnelle de Paris?

— Non. Celle que j'aime mérite qu'on parle d'elle avec respect d'abord, et ensuite elle n'habite pas Paris.

— Connu! connu! L'objet de ta flamme a toutes les qualités, mais elle ne possède pas un rouge liard. Je refuse!

— Je ne tiens pas à la fortune.

— Moi, j'y tiens énormément.

— Je le sais. Aussi te dirai-je que peut-être elle est plus riche que moi.

— Cela change la question : alors je suis tout oreilles. La connais-je?

— Oui.

— Son nom?

— Mlle de Neuville.

La foudre, tombant à ses pieds, n'eût pas plus surpris le père Marteau que les trois mots que venait de prononcer son fils.

— Ah çà! mon garçon, tu es fou! dit-il après le premier moment de surprise passé.

— Je ne suis pas fou le moins du monde. Ce que je viens de dire, je suis prêt à le répéter. Je sais que tu hais M. de Neuville, je veux ignorer la cause de cette haine, de peur d'être forcé de te blâmer. La fortune que tu as amassée sou à sou vient tout entière de ton travail; c'est là une source honorable. Tu peux donc sans crainte demander pour ton fils à M. de Neuville la main de sa fille. S'il te refuse, c'est qu'il aura pris d'autres engagements; mais sois d'avance certain que le mépris n'entrera pour rien dans sa réponse.

— Mais ma ferme n'a pas la valeur de son usine : il est riche cinq ou six fois plus que moi.

— Tu exagères la fortune de M. de Neuville, et tu diminues la tienne. Il est inutile de ruser, mon parti est pris.

— Diable! tu parles en maître.

— Non, je parle en homme qui a pris une résolution.

— Alors j'irai chez le maître de forges.

— Quand?

— Ça n'est pas pressé : dans un mois ou deux.

— C'est trop long.

— Dans quinze jours alors.

— Demain!

— Enfin, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, va pour demain!

Le lendemain, Joseph Marteau, après avoir endossé son habit des dimanches et couvert son chef d'un respectable tromblon, se rendit à la forge. M. de Neuville ne fut pas peu étonné de la visite de son grincheux voisin et de la demande qui s'ensuivit.

— Mon cher monsieur, répondit-il, je suis flatté de ce que vous venez de me dire; je crois, puisque vous me l'assurez, que monsieur votre fils aime ma fille; mais j'ai sur elle des projets arrêtés depuis longtemps; son mari, ou du moins celui qui le sera un jour, est ici; vous le connaissez, du reste, c'est M. Marly.

Le père Marteau fut un peu étourdi de cette brusque réponse. Malgré la modestie qu'il affectait devant son fils, il croyait que M. de Neuville accepterait sa demande avec joie. Il partit furieux, maugréant contre le maître de forges et contre son fils, qui l'exposait à ce qu'il appelait un affront.

René pâlit en voyant rentrer son père, la figure bouleversée, les yeux étincelants, l'air furibond.

— Quand tu n'auras à me charger que de commissions semblables, tu les feras toi-même! lui cria le fermier.

— Ta demande n'a pas été acceptée?

— Ne te l'avais-je pas dit!

— Alors il n'y a pas d'espoir?

— Non! puisqu'il n'y en a jamais eu!

Marteau raconta en jurant les détails de sa visite.

René essaya de le calmer.

— Je pars après-demain pour Paris, dit-il.

— Voilà! parce que monsieur n'a pas pu obtenir la main de Mlle de Neuville, il s'en va. Je t'avertis que j'ai assez dépensé d'argent pour faire de toi un propre à rien : si tu as des ressources pour vivre là-bas, tant mieux; mais ne compte plus sur ton imbécile de père!

— Si je n'en ai pas, je m'en créerai, grâce à l'éducation que tu as bien voulu me faire donner...

— Elle est belle, ton éducation! Si c'était à recommencer...

— Tu ferais ce que tu as fait une fois. La colère te fait dire des choses qui sont, certes, loin de ta pensée.

— Pas si loin que tu crois.

— Alors, c'est convenu; je pars après-demain.

— Non. Pas avant deux mois.

— Tu y tiens?

— Oui!

— C'est bien, je resterai encore deux mois.

Le père Marteau se mit en route quelques jours après pour faire différents achats, laissant à son fils la direction de la ferme.

Quant à René, il mit autant de soin à éviter désormais la rencontre de Mlle de Neuville qu'il en avait mis autrefois à se trouver sur son chemin. Il renferma en lui sa douleur et essaya par un travail assidu d'oublier la jeune fille.

XIV

Joseph Marteau cherchait un moyen de se venger de M. de Neuville. Le jour il y pensait, la nuit il en rêvait; le maître de forges était devenu sa bête noire; mais il avait beau chercher, il ne trouvait rien, lorsque le hasard, cette providence des hommes dans l'embarras, vint à son secours.

M. de Neuville avait en projet des spéculations importantes; il s'était vu obligé, pour les mener à bonne fin, de prendre des associés qui lui avaient avancé une partie de l'argent nécessaire. Toute cette somme, qui s'élevait à plus d'un demi-million, avait été déposée provisoirement chez un banquier de Paris. Cet industriel partit pour Bruxelles emportant le contenu de la caisse, et M. de Neuville se vit à la veille d'une ruine complète. Sa situation fut bientôt connue de tout le monde; chacun disait son mot. Les uns le plaignaient, les autres étaient dans la joie. Les gros bonnets du village, se posant en connaisseurs, en riaient gravement des questions commerciales qu'ils étaient incapables de comprendre, et réunissaient force preuves, entassaient Pélion sur Ossa, pour arriver à dire que M. de Neuville avait eu jusqu'alors plus de bonheur que d'intelligence, et que le malheur dont il était victime devait tôt ou tard tomber sur lui et l'écraser. Les plus haineux, se prétendant bien renseignés, donnaient à entendre que M. de Neuville pouvait bien être un peu d'accord avec le banquier en fuite, et qu'il avait eu sa part du gâteau.

Pendant que les indifférents parlaient à tort et à travers, le père Marteau agissait. Il partit pour Paris, se mit en rapport avec les créanciers de M. de Neuville, acheta au rabais des titres pour une somme importante et poursuivit le maître de forges. Il comptait bien que M. de Neuville lui demanderait du temps pour payer, et il avait préparé sa réponse, jouissant d'avance de l'humiliation de son ennemi. Il fut fort étonné lorsqu'il ne vit venir aucun messager. M. de Neuville se laissa poursuivre sans demander merci. Marteau était heureux, il tenait son ennemi; il avait été chargé par les différents créanciers de la défense de leurs intérêts.

René avait d'abord essayé de lutter contre les intentions de son père, mais il fut brutalement prié de ne pas se mêler de choses qui ne le regardaient pas.

Un jour, le père Marteau alla chez le perruquier d'Abainville, qui était en même temps appariteur de la commune, pour se faire raser. Cette opération se faisait en pleine rue; les curieux et les commères faisaient cercle autour du frater villageois.

— J'espère, disait un cultivateur à la carrure robuste, que vous savez mener une affaire rondement. Peste! dans trois mois de temps, mettre en faillite ce vaniteux maître de forges et faire vendre son bien : c'est fort cela!

Joseph Marteau sourit.

— Il a un peu ce qu'il mérite, reprit un deuxième.

— Vous êtes bien bon, dit un troisième, un peu, merci! moi, je dis qu'il a récolté ce qu'il a semé.

— Et puis enfin, si c'est vrai ce que l'on a dit,

— Quoi?

— Marteau le sait bien, quoi, — qu'il était d'accord avec le banquier. n'est-ce pas, Marteau?

— Je n'en suis pas positivement sûr, mais j'en jurerais presque, répondit Marteau.

— Misérable! dit une voix indignée.

Chacun regarda du côté d'où venait cette voix, et on aperçut Octave debout, les bras croisés, les yeux brillants de colère, devant le perruquier et son client. Tout le monde se recula, puis peu à peu les causeurs disparurent. Ils craignaient une scène et ne voulaient pas être pris pour témoins si la chose allait en justice. Le premier moment de surprise passé, Marteau releva la tête et regarda insolemment son interlocuteur. Malgré sa colère, Octave partit d'un grand éclat de rire.

Le barbier, pour couper les cheveux de son client à la dernière mode, lui avait appliqué sur la tête un petit vase en bois, pareil à une petite calotte; cette sorte de vase sert dans les villages à porter la braise. La vue de cette tête couverte d'une si singulière coiffure avait fait fondre la colère du jeune médecin; il haussa les épaules et se disposa à continuer son chemin. Il avait à peine fait quelques pas qu'il se trouva face à face avec René.

— Monsieur, lui dit celui-ci, vous venez d'insulter un vieillard, et ce vieillard est mon père.

— Tant pis pour vous, répondit Octave.

— Vous allez lui faire des excuses!

— C'est plutôt moi qui aurais le droit d'en exiger.

— Monsieur, vous êtes un insolent!

— Et vous un drôle. Mais vous avez une meilleure figure que votre père; c'est peut-être parce que vous n'avez pas de chapeau de bois. Je trouve cela très-bizarre, un chapeau de bois. Et vous?

— Trêve de plaisanteries, monsieur! vous me rendrez raison!

— Je suis à vos ordres.

Octave partit, laissant René avec son père et le barbier.

XV

Le caractère énergique de M. de Neuville l'avait soutenu dans la crise où sa fortune venait de s'engloutir. Dans cette lutte à outrance, il avait toujours refusé que l'on fît, en son nom, la moindre démarche auprès de Marteau. Le cultivateur en aurait eu trop de joie, et se serait donné le plaisir de refuser toutes les propositions possibles.

Ne comprenant rien aux affaires, Marie n'avait vu qu'une chose, la ruine. Elle avait, en cachette, versé bien des larmes, en voyant la douleur de son père, en pensant à son pauvre cheval, dont le trot était si doux; aux tableaux qui ornaient sa chambre de jeune fille; à la voiture capitonnée où, assise à côté de M. de Neuville, elle allait se promener sur la route poudreuse de Gondrecourt ou sur les allées ombreuses du parc.

Cependant elle avait pris son parti. Le rire était revenu sur ses lèvres roses, et, dans ses moments de tristesse, la figure de M. de Neuville s'éclaircissait sous les baisers de sa fille, comme un ciel sombre sous les chauds rayons d'un soleil de juin.

Celui qui paraissait le plus affecté, c'était Jean. Le pauvre domestique pleurait en voyant la position de son maître; il promenait sa tristesse à travers les champs, ne pensait plus à rien, laissait dépérir les fleurs du jardin de Fontaine, et ne manquait jamais, lorsqu'il rencontrait le vieux Marteau, de le regarder avec des yeux furibonds, et de l'appeler bien bas: *Vieux gredin!*

Un jour que M. de Neuville et Marie se trouvaient dans une petite chambre au premier étage de leur maison, Octave entra et leur annonça son départ pour Paris.

— Que vas-tu faire à Paris? lui demanda le maître de forges.

— Je vous le dirai plus tard. Dans tous les cas, vous m'accordez bien quinze jours?

— Tout ce que tu voudras, mon pauvre enfant! tu es entièrement libre. Seulement, tâche, à ton tour, de te faire une position. Ton nom est connu dans le monde des savants; tu peux, si cela te plaît et si tu as de l'ambition, faire rapidement ton chemin.

— Vous êtes triste aujourd'hui, monsieur; je vous en prie, ne vous abandonnez pas trop à des regrets stériles. Ayez bon espoir et songez à Mlle Marie.

— Ce n'est pas la fortune que je regrette, c'est le renversement des projets que j'avais formés.

— Quels projets?

— Oh! c'était trop beau! dit M. de Neuville en prenant les mains des deux jeunes gens. Octave comprit ce que M. de Neuville ne voulait pas expliquer, il regarda Marie, dont le gracieux visage s'empourpra. Son regard étonné se fixa sur le maître de forges.

— Quoi, vous auriez pensé?..

— Oui!

— Mais vous ne songez donc pas que je ne suis qu'un enfant trouvé! qu'à vous seul je dois mon instruction! que j'ai été élevé par la charité publique!

AUGUSTE LEPAGE.

(La suite au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

LES GROSEILLES

Le fruit du groseillier rouge ou blanc sert à préparer un sirop et une gelée de ce nom.

GELÉE DE GROSEILLES

Groseilles rouges mondées de leurs rafles	1,000 grammes.
Framboises mondées	125 —

Écrasez les fruits dans un tamis en crin ou dans un linge qui ne soit pas trop serré; exprimez fortement. Mettez dans une bassine en cuivre non étamée ou mieux encore dans un vase en terre ou en porcelaine:

Jus de groseilles préparé comme ci-dessus	1,000 grammes.
Sucre blanc cassé en morceaux.	1,000 —

Chauffez jusqu'à ébullition, retirez du feu, écumez et coulez dans des pots. Lorsque les confitures sont froides, on place sur les pots des rondelles de papier imbibées d'alcool, cette confiture doit être conservée dans des armoires très-sèches.

Malgré cette précaution, il arrive souvent que la surface des pots se couvre de moisissure; on l'évite en mettant sur la gelée une petite couche de miel blanc.

GELÉE DE GROSEILLES BLANCHES

Cette gelée n'est pas d'une parfaite conservation; elle est très-longue à préparer, parce qu'il faut, au moyen d'une plume, enlever de chaque grain les pepins qui s'y trouvent.

SIROP DE GROSEILLES

Groseilles mondées	2,000 grammes.
Cerises acides mondées	250 —

Écrasez ces fruits sur un tamis de crin placé sur une terrine; exprimez fortement le marc, descendez le vase à la cave; au bout de vingt-quatre heures, passez le suc au travers d'une étamine en laine.

Prenez le suc préparé comme ci-dessus	1,000 grammes.
Sucre blanc cassé en morceaux.	1,750 —

Faites dissoudre à chaud et passez au travers d'un tissu en laine. Mettez ce sirop en bouteilles qu'on porte à la cave.

Si on désire que ce sirop ait une belle couleur rouge, il faut, dans la préparation du jus, y ajouter 100 grammes de cerises noires.

Le sirop de groseilles est rafraîchissant et se conserve longtemps sans s'altérer.

Les grosses groseilles, dites à maquereau, avant leur parfaite maturité, servent à faire une sauce dont les Anglais font une grande consommation pour relever la saveur du poisson qui porte ce nom.

On fait du vin de groseilles; mais il n'est pas assez alcoolique pour se garder longtemps.

LE CASSIS

La groseille noire, vulgairement appelée cassis, est un fruit qui ne fait pas partie de nos desserts; on l'emploie à composer une liqueur de table très-estimée dans le peuple, on lui attribue des propriétés toniques et cordiales.

Cette liqueur se prépare de plusieurs manières; les formules suivantes sont les plus usitées.

Cassis très-mûr monde de ses rafles. 2,000 grammes.

On le met dans un vase, qu'on abandonne à lui-même pendant un mois, jusqu'à ce que la fermentation soit terminée; après ce temps, on exprime le cassis, dont le jus est clair, foncé et très-aromatique; ce suc est mis dans un bocal.

Par kilogramme de jus, on met 500 grammes d'eau-de-vie et 500 grammes de sucre blanc; après un mois de macération, on filtre la liqueur. Le cassis fait par ce procédé est moins délicat que par la manière suivante.

AUTRE MÉTHODE

Cassis mondé	1,000 grammes.

Mettez-le dans un bocal en verre, versez dessus de l'eau-de-vie, une suffisante quantité pour le faire baigner et au delà; on bouche le bocal avec un liége; on l'expose au soleil. Deux mois après, on jette ce cassis sur un linge pour séparer le fruit du jus; on exprime fortement le marc.

On remet le jus dans le bocal; par kilogramme de liquide on ajoute 500 grammes d'eau-de-vie et autant de sucre.

L'aromate qu'on met dans cette liqueur varie selon le goût des personnes; quelques-unes aiment la vanille, d'autres la framboise. Le plus souvent on lui ajoute le mélange suivant:

Anis étoilé	30 centigrammes.
Cannelle	40 —
Coriandre	2 grammes.

On pulvérise grossièrement ces substances, qu'on renferme dans un nouet; on laisse macérer un mois, puis on filtre au papier.

La quantité de sucre et d'eau-de-vie peut varier selon le goût des personnes.

On peut varier les doses; celles que nous donnons ne sont pas absolues.

La feuille du cassis est très-aromatique; on en ajoute quelquefois à cette liqueur; elle a l'inconvénient de trop en exalter la saveur.

STANISLAS MARTIN.

LETTRE D'UNE AMIE

Les recettes que j'ai données ont été si bien accueillies, que je m'empresse d'en récolter de nouvelles.

Je vais vous donner le moyen suivant pour *enlever les taches de cambouis, de graisse et d'huile sans altérer les couleurs des étoffes.* A cette époque de l'année, cette recette a bien son prix.

On prend un jaune d'œuf et on en dépose un peu sur la tache.

On pose un linge bien blanc sur la partie enduite d'œuf; on humecte ce linge avec de l'eau aussi chaude que possible; on frotte le tout ensemble un instant, étoffe, jaune d'œuf et linge blanc; on recommence plusieurs fois l'opération, en imbibant chaque fois le linge d'eau chaude. Enfin on enlève le linge qui aura attiré à lui le jaune d'œuf d'abord et la tache ensuite. On laisse sécher l'étoffe; la tache a disparu.

Lorsque les taches de cambouis seront compliquées et que la partie graisseuse aura été enlevée par le procédé précédent, il faudra enlever l'oxyde de fer restant par l'acide oxalique.

Je viens de traverser les magasins de *Pygmalion*, rue de Rivoli; je ne sais si le beau soleil qui nous éclaire me fait voir tout en rose, mais je ne saurais vous exprimer tout l'enchantement de ma visite. A côté des mousselines et des gazes transparentes qui constituent la toilette de la saison, j'ai aperçu les chaudes et moelleuses confections de bains de mer aux formes capricieuses et élégantes dont il faut nous prémunir en prévoyance des soirées fraîches. Il y a, entre autres, des châles et des capelines en tricot de barége d'une légèreté incomparable; rien n'est plus doux au visage et le prix en est fort peu élevé. Le choix des bons costumes de bains de mer y est immense; on trouve depuis le plus simple jusqu'au plus élégant, ainsi que les coiffures, qui sont, cette année, tout de fantaisie.

Je parle coiffure, il est bien entendu que je veux désigner les coiffures dites de bain en toile cirée ou en grosse paille. Pour les coiffures habillées et de voyage, il faut vous adresser de préférence à Mme Herst, 8, rue Drouot, qui fait de si gracieuses choses, et dont les prix, vous avez pu en faire l'expérience, sont excessivement raisonnables, surtout lorsque l'on se rend compte des qualités employées. Vous n'ignorez pas que Mme Herst est une habile couturière, et que vous pouvez lui confier sans crainte les jolies robes de batiste que vous aurez achetées à la *Compagnie Irlandaise*, 36, rue Tronchet.

Vous ne pouvez partir en villégiature sans vous prémunir de quelques-unes de ces robes de batiste si simples et si aristocratiques en même temps, dont vous pouvez augmenter la richesse en les ornementant à l'aide des ravissantes dentelles Renaissance.

Les nombreux dessins de dentelles publiés dans le journal vous seront ici d'un grand secours.

Pour exécuter ces dessins, il vous faut de bonnes fournitures, des lacets écrus de première qualité, du fil assorti; allez dans une bonne maison de mercerie et de passementerie, et je ne saurais vous en recommander une meilleure que celle des *Galeries de Choiseul*, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs. Vous trouverez là, non-seulement les objets classiques de la table à ouvrage, mais en même temps les mille fantaisies gracieuses de l'industrie parisienne.

Le bleu d'argent pur de Labonde, 14, rue Saint-Gilles, est le meilleur ingrédient à employer pour réargenter. Que votre séjour à la campagne soit profitable à la pauvre église du village. Faites hommage à M. le curé de quelques-uns de ces flacons, pour que les chandeliers et les crucifix de l'autel redeviennent pimpants et brillants comme au jour où, sortis à peine des mains du fabricant, ils ont figuré pour la première fois à la fête de la paroisse.

E. BOUGY.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme... — Je conseillerais plutôt la robe en étoffe de fantaisie; il y en a de charmantes qui ne sont pas plus coûteuses que la toile. D'ailleurs, au mois de septembre, le temps peut être variable, les soirées sont fraîches. Les échantillons sont jolis, mais c'est de la toile, et je vous signale les inconvénients de faire une robe de toile à vos fillettes à cette époque de l'année. Les formes les plus simples sont préférables à cet âge, où l'on est toujours suffisamment habillée avec une toilette fraîche. Je trouve la grande raie plus jolie.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Où trouver un homme qui refuserait treize billets de banque un vendredi?

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.